

Joanna Pychowska
Université Pédagogique de Cracovie, Pologne

Synergies Pologne n°4 - 2007 pp. 65-70

Résumé : *Dans ses trois textes autobiographiques (Lettre à moi-même, La maison de papier, J'aurais voulu jouer de l'accordéon), Françoise Mallet-Joris réfléchit sur le métier d'écrivain. Elle souligne les difficultés d'être écrivain, d'être toujours posé devant le choix du sujet, des personnages, d'être soumis aux jugements des autres, catalogué. Mallet-Joris, aussi fascinée par la construction que par la déconstruction, représente bien l'écriture féminine, pleine de contradictions. D'autre part, elle est partisane de la philosophie du dialogue : la position de l'écrivain solitaire ne l'intéresse pas. C'est sa vie quotidienne, avec des petites histoires qui sera le sujet de ses livres.*

Mots clés : *autobiographie, écrivain, personnage, sujet, image, dialogue.*

Abstract : *In her autobiographical works Françoise Mallet-Joris meditates on the profession of the writer. She underscores the difficulties the writer faces—the unending necessity of choosing subject matter and characters, and of subjecting oneself to the judgement of others. Equally fascinated by construction and deconstruction, Mallet-Joris fits perfectly into the contradiction-filled genre of women's literature. She also clearly tends toward the philosophy of dialogue—being a solitary writer holds little interest for her. The subject of her books, she maintains, will be, above all, her ordinary everyday life.*

Keywords : *autobiography, writer, character, subject, image, dialogue.*

« [...] me voilà ramenée au vrai, au faux, et à moi-même. A ces questions qui me viennent à l'esprit de m'être vue, reflétée dans un miroir humain, comme une personne, et pourquoi pas, comme un personnage ? » (Mallet-Joris, 1963 : 80, 81). « J'aime raconter. [...] c'est moi tout entière qui m'exprime, dans cette histoire, dans ces images qui m'enivrent un peu » (Mallet-Joris, 1970 : 204). Voici deux citations qui nous serviront de base pour quelques réflexions sur l'oeuvre autobiographique de Françoise Mallet-Joris.

F. Mallet-Joris, fille de Suzanne Lilar, écrivain belge, auteur d'une trentaine de romans, a écrit aussi des essais, nouvelles, poèmes, livres pour enfants, a fait

également des traductions, parolière de Marie-Paule Belle (et d'autres) ; trois fois mariée et trois fois divorcée, quatre enfants. Elle est membre du jury du Prix Femina ; en 1970 a été élue à l'Académie Goncourt, et en 1994 à l'Académie royale de langue et de littérature françaises (elle a repris la nationalité belge en 1994).

Les critiques lui trouvent des traits communs avec Colette-femme et Colette-écrivain : une vie indépendante (avec, pourtant, des relations passionnelles) et une oeuvre à la fois populaire et littéraire (Petit, 2004 : 18). Elle s'inscrit bien dans le courant de la prose féminine des années 60 du XX^e siècle, la deuxième vague du féminisme (Lubas-Bartoszyńska, 2003, Mercier, 2004). Et même si elle a une attitude ambiguë envers le féminisme (parfois elle avoue être féministe, parfois elle dit qu'elle ne l'est pas) elle croit au droit des femmes à être elles-mêmes et à se réaliser pleinement (Petit, 2005 : 105). Son oeuvre, très riche et variée, foisonne en personnages féminins qui sont toujours en quête des valeurs et se posent la question existentielle : comment doit-on vivre ? et tous, ils s'efforcent de rejeter les compromis, les mensonges.

Nous analyserons trois textes autobiographiques de F. Mallet-Joris : *Lettre à moi-même*, *La Maison de papier* et *J'aurais voulu jouer de l'accordéon*, tous les trois se soumettant aux règles des textes autobiographiques « classiques » (selon Ph. Lejeune du *Pacte autobiographique*, 1975) où l'auteur s'identifie au narrateur et au personnage du roman. Nous essayerons de montrer que les trois livres constituent l'unité : dans le premier, l'auteur-narrateur-héros réfléchit surtout sur le métier d'écrivain, le roman, le personnage et le sujet ; dans le deuxième, Mallet-Joris essaie de réaliser ses principes romanesques et dans le troisième elle conclut, soulignant encore plus fortement ses propres remarques concernant les difficultés du métier d'écrivain.

Lettre à moi-même (1963) est une sorte de « biographie intellectuelle » (Petit, 2005 : 109). Dans le livre elle parle plutôt sobrement de sa vie privée, par contre elle réfléchit beaucoup sur son métier d'écrivain. Tout d'abord, elle souligne la contradiction qui existe entre Françoise Mallet-Joris, personne bien ancrée dans la vie et l'image toute faite que le lecteur peut trouver d'elle dans la presse, son image publique. Elle parle d'elle même comme d'un autre, mène une sorte de jeu avec le lecteur : « Et cette Mallet-Joris paisible et assurée », « Je contemple cette Mallet-Joris [...], Je la vois [...], et il me semble que nous avons bien peu de choses en commun [...], Pauvre Mallet-Joris » (Mallet-Joris, 1963 : 10, 12, 13). Conformément aux règles de l'autofiction, elle se pose la question existentielle, comme si elle demandait à quelqu'un d'autre : Qui est cette Mallet-Joris ? (Lubas-Bartoszyńska, 2003 : 140). L'auteur se révolte contre une étiquette qu'on colle aux artistes, contre les classifications, une vue fragmentaire (cf. Mallet-Joris, 1963 : 44-46). Comme Gary-Ajar, ou Gombrowicz, elle se moque des critiques, de cette « gueule » qu'on accole trop facilement aux auteurs : « Echappe-t-on aux Catalogues ? » (ibid. : 15). Et elle ajoute avec une ironie grinçante : « [...] comme j'admiraïs, oui, ces codes, ces barèmes, cette magnifique machine à vivre » (ibid. : 22) ; « Vaches, crêpes, épais volumes et têtes blondes : un programme pour toute la vie, une machine à rendement parfait. [...] Une place de choix dans le catalogue » (ibid. : 23).

Enfin, elle constate avec une tristesse : « Il faut jouer un jeu. Il faut que certains mots soient prononcés. [...] Et on entre dans le jeu malgré soi, on fait face » (ibid. : 59).

Mallet-Joris souligne plusieurs fois que le métier d'écrivain c'est sa vie, sa passion depuis toujours : « [...] j'éprouve depuis l'enfance une véritable passion [...] à écrire [...] je prends des notes sur n'importe qui » (ibid. : 17). Même si elle est consciente des difficultés de ce métier, « Pourquoi le travail d'écrivain n'est-il pas resté aussi simple... » (ibid. : 76) elle aime écrire (cf., ibid. : 179) puisque en écrivant elle ressent « un sentiment de sécurité, une paix [...], un plaisir [...], une tranquillité » (ibid. : 162). Bref, écrire pour elle c'est vivre, à tel point qu'elle se pose la question : « Quand on a fini d'écrire, a-t-on fini d'exister ? » (ibid. : 133). « [...] le besoin d'écrire s'identifie pour moi au besoin de conserver, de faire durer » (ibid. : 162), dit-elle. « Je n'ai pas peur de la mort » (ibid. : 171), ajoute-t-elle. On pourrait même dire qu'elle emprunte ses idées à Marcel Proust : « La fuite du temps ne crée plus l'angoisse, mais le plaisir de la possession, puisque ce temps perdu est au contraire à jamais gagné » (ibid. : 162).

L'écrivain réfléchit sur la forme, la construction du roman. Elle se prononce pour le roman traditionnel, « [...] avec un sujet et des personnages. C'est un vieil outil, sans doute, mais il peut encore servir ». Néanmoins elle ajoute quelques pages plus loin : « Tourbillon d'images, d'anecdotes, de souvenirs, de lueurs brèves, bric-à-brac incohérent en apparence, pour moi lié par une sorte d'unité qui est ma vie même, et que je suis pour l'instant impuissante à rompre » (ibid. : 26) ; et même elle dit : « Réfléchir de façon fragmentaire, dispersée, avec l'aide seulement de la vie courante » (ibid. : 155). Elle représente donc bien une écriture féminine, pleine de contradictions, chaotique, fascinée par la construction et la déconstruction en même temps (cf. Lubas-Bartoszyńska, 2003 : 135, 136). Elle parle également de la difficulté de l'écriture, de la difficulté de trouver les mots justes : « j'essayais patiemment [...] de faire se joindre les mots et leurs sens » (Mallet-Joris, 1963 : 108), « je suis là, essayant patiemment de faire se rejoindre les mots et leurs sens, essayant de trouver - de retrouver - un équilibre, des proportions, une vérité, je ne sais » (ibid. : 113).

La plus grande difficulté est pourtant dans le choix du sujet du roman : « de quoi parler ? » (ibid. : 32), « C'est vraiment mon sujet, mon roman ? » (ibid. : 66), « Pourquoi ce sujet-là, et pas cet autre ? » (ibid. : 68), se demande-t-elle sans arrêt, avec cette hésitation bien féminine, « [...] j'hésitais entre deux sujets, je pesais, soupesais, je prenais ces mots » (ibid. : 92). L'écriture c'est, comme nous avons déjà dit, son métier, « Mais [...] c'était mon métier aussi d'avoir un mari et des enfants, de lire des manuscrits » (ibid. : 116), donc elle ne peut pas séparer ses livres de sa vie - elle va parler d'elle même, « je vois bien qu'il faut que je parle de moi » (ibid. : 81), de ses petits problèmes de la vie quotidienne (cf. notre première citation, 80,81), qui se refléteront, comme dans un miroir, dans son roman.

Enfin, elle arrive à la conclusion suivante : « J'écrirai donc un roman. Sur quoi ? Sur n'importe quoi [...], j'espère que, quoi que j'écrive, tout signifiera »,

« mon sujet, c'est moi devant ce livre », donc sa difficulté de choisir un sujet est devenu le sujet de ce livre (Petit, 2005 : 111).

Dans son livre autobiographique suivant, *La Maison de papier*, (1970), que la critique considère comme « un livre enchanteur, drôle et stimulant intellectuellement » (Petit, 2005 : 115), F. Mallet-Joris d'une part réfléchit toujours sur le métier d'écrivain, d'autre part, elle y réalise ses principes du roman présentés dans *La lettre à moi-même*, en y introduisant sa vie quotidienne, racontant « sans but, sans problèmes, sans message. Mais j'ai l'espoir qu'un but, un espoir, un message, passeront malgré moi » (Mallet-Joris, 1970 : 2004) parce que « [...] qu'est-ce que c'est, l'écrivain, séparé de tout ce qui l'environne, le conditionne, le nourrit ? » (ibid. : 194). Elle se moque de cette jeune journaliste qui l'interviewe et ne veut voir en elle qu'un écrivain « pur » (comme, par exemple, Malraux qui rêvait de créer des personnages « purs », dépourvus de l'influence du milieu...), (cf. ibid. : 194). C'est pourquoi elle n'apprécie pas le photo-roman, séparé de la vie quotidienne (cf. ibid. : 110, 261, 262). Elle se pose plusieurs fois, avec humour et, on dirait, une coquetterie très féminine, la question : « Peut-on avoir des enfants et écrire ? » (ibid. : 180). Elle répète également avec obstination les mots : « Je voudrais dire » (ibid. : 280, 309), et elle énumère des personnes, des événements de sa vie quotidienne, des gens qui « passent » : des filles espagnoles (femmes de ménage), Franca, Dolores, Cathérine, Cosolation, un marchand de plumeaux, Nicolas, un mendiant (« Ma maison était-elle un asile de nuit ? » (ibid. : 31), se demande l'auteur-narrateur avec humour), Mme Josette, des amis-artistes fantasques - des peintre et des écrivains, la tante avec « sa » Mme Hélène, « cette pocharde, ancienne chateuse de music-hall » (ibid. : 93) ... et tant d'autres dont des petites histoires à l'atmosphère chaleureusement originale, seront le sujet du livre. L'auteur-narratrice explique : « c'est tout cela qui forme la substance colorée, légère et vacillante de notre maison (ibid. : 72).

Elle constate en souriant : « Des amis entrent et sortent, dînent et déjeunent. Des animaux même s'installent, apparemment de leur propre initiative (ibid. : 73). Parfois, pourtant, elle a des doutes : « est-ce normal ? » (ibid. : 72) Elle a même des « crises » de conscience : « De temps à autre, je fais encore une crise », (ibid. : 52) constate la narratrice-écrivain. Il lui arrive aussi de rêver de « l'ordre et de la discipline » (cf. ibid. : 65), d'être « raisonnable » (cf. ibid. : 70-75). Mais, d'autre part, persuadée profondément que la vie se compose des contradictions, elle se pose la question : « Mais faut-il fermer, calfatrer, ranger, figer ? » (ibid. : 74). Dans son roman-portrait elle peint surtout sa famille, ses quatre enfants, son mari-peintre (moins). L'auteur-narratrice y introduit aussi ses idées, assez novatrices, sur l'éducation des enfants : « On sait si peu ce qui compte dans une éducation ! Je crois qu'une certaine fantaisie, un comportement plein d'indépendance vis-à-vis de certaines valeurs conventionnelles » (ibid. :131), la liberté des propos échangés (cf. ibid. : 125).

Chacun doit trouver son propre chemin dans la vie, donner sa réponse aux questions existentielles : « Pourquoi ? [...] chacun doit trouver ses propres réponses » (ibid. : 116). Les mots qu'elle prononce le plus souvent dans les conversations avec ses enfants sont : « parfois, peut-être, d'une certaine façon » (ibid. : 147) ... tout est relatif, semble nous dire l'auteur. F. Mallet-

Joris représente bien, à travers ses romans, la philosophie du dialogue, de la rencontre (cf. Lubas-Bartoszyńska, 2003 : 140). Dans sa « maison de papier, maison aux portes sans cesse battantes » (ibid. : 72) qu'elle nous présente dans *La Maison de papier*, ce qui compte vraiment c'est : la chaleur, la franchise, la confiance, la tolérance ; les dialogues sur les notions de liberté-responsabilité, la vertu, la souffrance, la bonté, l'amitié, le bonheur, la foi, la sexualité. Elle pose également un regard accusateur sur la société de son temps qu'elle considère comme injuste et hypocrite.

L'auteur-narratrice crée un livre à la narration simple, fragmentée, des chapitres brefs ; aux personnages, sujets tirés de sa vie quotidienne. « Le 'je' est ici une version simplifiée et fictionnalisée, un portrait partiel [...] de Françoise Mallet-Joris elle-même, et [...] les récits sont très écrits » (Petit, 2005 : 115). *J'aurais voulu jouer de l'accordéon* (1975), considéré par la critique comme « un essai libre » (Petit, 2004 : 124), est le troisième livre autobiographique de F. Mallet-Joris. L'auteur souligne qu'écrire des romans est bon et bien son métier, son « gagne pain » : « J'ai besoin, dis-je à ma secrétaire Isa, à ma fille Pauline, de l'argent de ce livre pour faire refaire mes carrelages » (Mallet-Joris, 1975 : 40), avoue-t-elle franchement. Il n'y a rien de sublime dans ce travail, parfois, comme cela arrive dans chaque métier, elle en a assez (contrairement à ce qu'elle a écrit dans *Lettre à moi-même* où elle parlait de sa passion d'écrire ! - donc elle « plonge » toujours dans les contradictions), elle « déteste écrire » (ibid. : 29) , elle parle de son « horreur d'écrire » (ibid. : 48). Elle compare la production du livre à la fabrication de la voiture qui roule mais « Ce n'est plus moi qui conduis » (ibid. : 23), ou à « un bébé éprouvette [...], on vous l'arrache tout petit » (ibid. : 20). Ce qu'elle n'aime pas dans ce métier, ajoute-t-elle, c'est que l'écrivain reste toujours condamné à la solitude (cf. ibid. : 13, 34, 47, 48, 56, 58, 59), à l'isolement, tout en restant, paradoxalement, un personnage public. Elle se plaint du manque de contact direct avec ses lecteurs (cf. ibid. : 56). Elle aimerait « partager » (ibid. : 64) ses livres parce qu'elle aime discuter avec les gens, et, parfois, elle a envie que l'on « écoute » (ibid. : 110). Elle « aime la foule » (ibid. : 64), et même il lui plairait d'être une personne de cette foule : elle aimerait prendre l'uniforme d'un accordéoniste, « indispensable [mais aussi] interchangeable » (ibid. : 150), et se débarrasser de ses responsabilités d'écrivain, de ne plus répondre à des questions toutes bêtes, concernant sa vie privée... « Oh ! j'aurais voulu jouer de l'accordéon ! On ne m'aurait jamais demandé mon opinion sur l'éducation des enfants » (ibid. : 34).

L'auteur-narrateur réfléchit sur l'acte d'écriture, elle donne quelques indications concernant sa technique : ce qui l'intéresse vraiment dans le roman écrit c'est l'histoire, les structures et rapports, pas tellement le style (cf. ibid. : 75). Elle aimerait bien, comme femme-écrivain, toujours fidèle à la philosophie du dialogue, que ses romans soient compris et « que ça roule, que ça plaise » (ibid. : 79).

Dans chacun de ses trois livres autobiographiques, F. Mallet-Joris a repensé son approche du roman, du sujet et, surtout, des personnages. Elle est loin d'être arbitraire, elle est toujours pleine de doutes, d'hésitations, parfois elle

présente même des idées qui se contredisent, comme par exemple ces phrases : « On ne sait jamais très bien à quoi il va servir, un livre » (Mallet-Joris, 1970 : 315), « On ne possède ni les enfants ni les livres » (Mallet-Joris, 1975 : 85) et cette troisième phrase, pleine de dignité d'auteur... « Je suis persuadée d'avoir participé à ma façon à une espèce d'harmonie préexistente, et que c'est tout ce qui m'importe » (ibid. : 102).

D'autre part, l'oeuvre de F. Mallet-Joris, dans son aspect philosophique, « fournit à notre réflexion, pour mieux nous comprendre nous-mêmes et le monde qui nous entoure, quelques pistes cohérentes, stimulantes et provocantes » (Petit, 2005 : 291). Les motifs qui reviennent sont comme des reflets du monde environnant, des identités en train de se constituer, de se réaliser. L'auteur-narrateur dialogue avec soi-même mais aussi avec les Autres, toujours libre et indépendante mais prête à la rencontre avec ces Autres.

Références bibliographiques

Lejeune, Ph. 1975. *Le Pacte autobiographique*. Paris : Seuil.

Lubas-Bartoszyńska, R., 2003. *Pisanie autobiograficzne w kontekstach europejskich*. Katowice: „Śląsk” Wydawnictwo Naukowe.

Mallet-Joris, F. 1963. *Lettre à moi-même*. Paris : Julliard.

Mallet-Joris, F. 1970. *La maison de papier*. Paris : Grasset.

Mallet-Joris, F. 1975. *J'aurais voulu jouer de l'accordéon*. Paris : Julliard.

Mercier, M. 1976. *Le roman féminin*. Paris : PUF.

Petit, S., traduit de l'anglais par Des Vaux, X. 2005 (pour la traduction française). *Femme de papier*. Françoise Mallet-Joris et son oeuvre. Paris : Grasset.